



L'écrivain et cinéaste Mathieu Riboulet à Paris en juillet 2012. PHOTO LAURENT TROUDE. DIVERGENCE

CULTURE/

Mathieu Riboulet, l'écriture à corps perdu

Auteur avec Pierre Léon de nombreux films de fiction et de documentaires, l'écrivain, qui a publié en vingt ans une quinzaine de livres radicaux, est mort lundi à 57 ans.

À l'écran, Mathieu Riboulet joue son propre rôle, celui de l'écrivain qui lit son texte à voix haute, au côté d'un preneur de son attentif. Le livre, paru en 2003, s'intitule *le Regard de la source*. Le film, réalisé par Pierre Léon en 2008, a pour titre *Adieu la rue des radiateurs (Nina)*. Littérature et cinéma main dans la main pour évoquer la mort d'une amie russe. Voix pondérée de Mathieu Riboulet : «*D'autres sont morts tout de bon que nous avons enterrés, frappés de stupeur en dépit de toutes nos préventions. D'autres encore, dans l'antichambre ou à nos portes, s'apprêtent à partir et nous parlerons de départ en pensant abandon.*» «*Stupeur*», «*départ*»... ces mots font aujourd'hui écho à sa propre disparition, des suites d'un cancer à 57 ans. «*Il est mort lundi après-midi à l'hôpital, à Bordeaux*», dit avec chagrin Colette Olive, cofondatrice de Verdier qui l'éditait depuis 2008. Cette même année où il tournait cet *Adieu la rue des radiateurs* avec Pierre Léon, il trouvait un havre dans la maison de Lagrasse dans l'Aude, aux reconnaissables livres jaune-orange vif. C'était il y a dix ans. Né en 1960 en région parisienne, Mathieu était le fils de l'architecte Pierre Riboulet, lui-même originaire d'une famille de paysans de la Creuse, petit-fils de maçon, fils de peintre en bâtiment parti tenter sa chance à Paris après la Première Guerre mondiale. Le descendant creusois venait souvent sur cette

terre familiale, à la lisière des Combrailles et du plateau de Millevaches, dans un hameau de fermes en granit. Là, le quotidien *la Montagne* l'avait rencontré à l'été 2016 : «*J'ai même une préférence pour l'hiver. Le paysage est plus lisible, plus apaisé que l'été. Le pays est encore plus désert, ce qui me va bien. Depuis que je suis né, j'y ai passé toutes mes vacances jusqu'à l'année 1992 où j'ai fini par m'y installer. J'y ai vécu à plein temps pendant une bonne dizaine d'années...*»

«**Monuments**». A Paris, le jeune Mathieu Riboulet suit des études de cinéma et lettres modernes à l'université Sorbonne Nouvelle. Pendant une dizaine d'années, il privilégie l'image, travaillant à des films de fiction et des documentaires autoproduits en vidéo dans le cadre de Spy Films, société fondée dans les années 80 avec Pierre Léon. Tous deux ont acheté leur première caméra vidéo «*pour faire selon notre envie sans le soumettre à un producteur*, confiait-il en 2003 à *Libération*. *Nous avons envie de réduire ce temps d'attente infernal, quatre ou cinq ans, entre le désir d'un film et sa réalisation.*»

Adeptes d'une liberté totale, Mathieu Riboulet tourne notamment *les Travaux et les Jours* (1998), un long métrage en hommage à Tchekhov (prix Georges & Ruta Sadoul, 1998). Il collabore, entre autres, à *l'Adolescent* (2001), d'après Dostoïevski, et au documentaire-portrait *Biette* (2013), tous deux réalisés par Pierre Léon. A la mort de Jean-Claude Biette, le 10 juin 2003, Riboulet avait écrit un texte pour dire ce que le cinéaste leur avait apporté (*lire Libération du 25 juin 2003*) et qui donne un aperçu de sa vision : «*Biette était plein de ces qualités qui font si cruellement défaut à l'époque : la légèreté, la modestie,*

l'absence de cynisme, d'hystérie et de désinvolture, l'incapacité à s'engluer dans les méandres du second degré et du présupposé.»

Cette époque sans âme et sans fièvre l'accablait donc, lui qui confiait encore à *la Montagne* : «*Notre prise sur le cours des choses est infime, pour ne pas dire nulle. La seule possibilité qui s'offre à moi est de faire du mieux que je peux là où je suis pour que rien ne se perde de ces décompositions infâmes qui nous grignotent, que tout soit consigné, pour la suite, pour ceux d'après, ou pour quand ça sera encore pire ou quand il aura fallu qu'on s'affronte.*» Depuis vingt ans, Mathieu Riboulet menait une carrière d'écrivain radical, avec une quinzaine de titres parus. Chez Maurice Nadeau qui le découvrit, il démarre en 1996 avec *Un sentiment océanique*, puis suit *Mère Biscuit* (1999), face-à-face du narrateur atteint d'un cancer avec le cadavre de Marie-Louise Dontreix, vieille amie du hameau où ils ont vécu tous les deux. Dans *Quelqu'un s'approche* (2000), le narrateur accepte finalement la rencontre avec la famille de son amant,

«Notre prise sur le cours des choses est infime, pour ne pas dire nulle. La seule possibilité qui s'offre à moi est de faire du mieux que je peux [...] pour que rien ne se perde.»

Etienne, dans l'environnement rural poétique. Les thèmes du désir homosexuel et de la mort reviennent dans son œuvre. «*Les livres sont très fréquemment des monuments aux morts, mais pour que ce soit des monuments aux morts qui tiennent la route, qui veuillent dire quelque chose, qu'ils ne soient pas juste des tombeaux froids, des constructions mémorielles vides, il faut que cela parle des vivants et aux vivants*», disait-il lors d'une rencontre à la librairie Ombres blanches, à Toulouse. Dans *les Ames inachevées* (Gallimard «Haute Enfance», 2004), un homme et ses deux frères cadets découvrent à l'enterrement de leur grand-mère l'ombre d'un aîné inconnu. *Le Corps des anges* (Gallimard, 2005), rapproche un fils de paysan creusois en proie à des accès de violence qui le jettent par terre et un citadin qui a perdu ses parents très jeune lors d'un accident, dans une communion homosexuelle avec la nature et les morts. *L'Amant des morts*, paru chez Verdier à la rentrée 2008, livre poignant sur le sida, suit Jérôme, abusé par son père dans sa Creuse natale qui tente de se reconstruire à Paris au début des années 90, en pleine épidémie.

«**Rage**». Le corps apparaît comme une dominante essentielle des textes de Mathieu Riboulet. Dans *les Œuvres de miséricorde* (2012, prix Décembre), qu'il «*a mis un temps infini à écrire*» et qui «*lui a coûté cinq kilos*», un écrivain veut «*comprendre comment le Corps Allemand, majuscules à l'appui, après être entré à trois reprises dans la vie française par effraction (1870, 1914, 1939), continue à façonner certains aspects de notre existence*». Hanté par les œuvres du Caravage, son personnage reconnaît des protagonistes des tableaux dans les corps des hommes qui l'émeuvent.

A la rentrée littéraire 2015, deux titres sortent au même moment en librairie : *Lisières du corps*, recueil de six portraits masculins, poétiques et charnels. Et *Entre les deux il n'y a rien*, récit mi-essai et mi-fiction, dans lequel il raconte sa découverte du désir homosexuel et de la lutte révolutionnaire. Il y retrace les mouvements de contestation violents des années 70 et 80, et les espoirs qu'ils ont suscités en Allemagne et en Italie. Manière pour lui de rendre justice à ce moment de l'histoire. Le massacre à *Charlie Hebdo* le saisit «*dans la rage*» qu'il venait «*à peine de déposer relative aux années 70*». «*Je sortais à peine de la rédaction d'Entre les deux il n'y a rien, et il arrive que l'on soit saisi par les raccourcis de l'histoire... qui fait que l'on trouve de façon macabre confirmation d'hypothèses qu'on fait... qu'il faut raccorder des terminaisons nerveuses.*» Le livre *Prendre dates*, cosigné avec Patrick Boucheron – l'écrivain et l'historien s'étaient rencontrés à Lagrasse sous les auspices du Banquet du livre en 2008 – est un recueil de réflexions croisées, ouvrant des pistes pour saisir cet événement dévastateur. Riboulet «*conjugait le lexique le plus cru à la syntaxe la plus élaborée*» (*Anthologie de la littérature contemporaine française*, Dominique Viart). «*Le travail de la langue est pour moi le seul moyen, non seulement d'essayer de comprendre ce qu'il se passe, disait-il, mais surtout de faire surgir le réel.*»

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL